

L'EFFONDREMENT...

La «tenue de service» ou le Comité des milices (*)

J'avais des visions. Dans mon travail de garçon de restaurant, j'avais porté le smoking et l'habit avec un peu de honte à cause de la pauvre qualité de mes vêtements qui étaient loués et n'avaient pas la prestance solennelle de cette jaquette-là. L'individu me vit, ne me salua pas et rentra dans le bureau de Marianet. Je m'approchai d'une secrétaire que je connaissais.

- *Peux-tu me dire, compagnon, qui est ce monsieur à la jaquette?*

- *C'est le compagnon Fábregas, notre conseiller à l'Économie au gouvernement de la Generalitat.*

- *Tiens! Je ne le connaissais même pas! Voilà, en ce moment je ne peux pas retourner au Comité des milices et j'ai à parler à Durruti, à Bujaraloz. Tu veux me demander la communication?*

- *Oui... Durruti? C'est moi, Juan. Je suis au Comité régional, en train de contempler les préparatifs de prise de fonction de nos conseillers à la Generalitat. Figure-toi que l'un d'eux, un certain Fábregas que je ne connais pas porte la jaquette... tu vois où en sont les choses... ici, en attendant que tu prennes Saragosse...*

J'ai entendu un clic. Durruti avait raccroché. Ces jours-là, il fit une déclaration singulière: «*Nous renonçons à tout sauf à la victoire*». Bientôt nous fûmes assiégés par tous les grands médias à cause de la fameuse consigne de Durruti. Parce que cette consigne tombait à point pour les communistes. Les communistes et communistes le disaient autrement: «*D'abord gagner la guerre*». La révolution, à force de renoncements, était déjà était bien perdue. Avec la même facilité, nous perdriions la guerre.

Je n'ai pas voulu voir la suite de la mascarade. Cet échantillon me suffisait. À pied, sans escorte, je sortis. En traversant la voie Layetana, je débouchai en face de la cathédrale. Puis je pris la rue Portaferrisa pour arriver aux Ramblas et prendre un café au Moka. C'est à peine si on m'a regardé sur les Ramblas. Au Moka plusieurs des habitués m'ont reconnu. Je me suis levé peu après et j'ai descendu les Ramblas vers l'avenue Colomb, jusqu'à l'ancienne Capitainerie générale. J'avais élaboré mon plan: le Comité des milices resterait, même sous un autre nom.

Aurelio Fernández et mon secrétaire m'attendaient étonnés. L'escorte était arrivée depuis longtemps, en disant que j'avais quitté la Maison CNT-FAI sans les prévenir. Je suis passé au bureau. J'ai renvoyé la secrétaire en lui disant que c'était un jour férié. Aurelio et mon secrétaire me regardaient avec méfiance. Ils n'ignoraient pas ce qui se passait dans l'organisation et ils se rendaient compte que j'allais mal. Ils supposaient, avec raison, que l'entrée de la CNT dans le gouvernement de la Generalitat avait été négociée en marge de la suppression du Comité des milices, ce qui était beaucoup plus important pour Companys que les circonstances politiques, sociales et militaires qui dépendaient de l'équilibre qu'imposait le Comité des milices par son existence depuis le début de la révolution.

Je fis un examen de conscience à haute voix devant eux deux.

«Après le Plénum des Locales et Régionales il me semblait que rien ne pourrait plus me décevoir,

(*) Sous-partie du sous-chapitre «L'effondrement» définie et titrée par *Anti.mythes*.

tellement il me paraissait impossible que la vie puisse me porter un autre coup semblable; c'est que, si peu de temps après l'affrontement avec les trentistes, il était inconcevable que les anti-trentistes les plus excessifs, certains faïstes enragés, puissent brûler si rapidement les étapes entre le radicalisme extrémiste et une position plus que trentiste, contre-révolutionnaire.

C'est-ce que nous vivons. D'abord, au nom de la pureté de l'anarchisme conventionnel, on a décidé de renoncer à l'implantation du communisme libertaire et considéré comme une grande conquête révolutionnaire l'existence d'un Comité des milices faible suggéré par Companys, en collaboration avec nos adversaires traditionnels, bourgeois et marxistes. Aujourd'hui, à quelques jours de distance, on piétine la pureté de l'anarchisme et on est d'accord pour en finir avec le Comité des milices, qui avait réussi à être un organe important de la révolution, pour faire rentrer la CNT dans un petit gouvernement qui, si comme gouvernement il n'était qu'un organe administratif secondaire, comme Conseil il sera encore moins».

Je fis allusion à la réunion du groupe *Nosotros* et aux vagues prétextes qu'y avait exprimés Durruti pour éviter l'action révolutionnaire. Après la réunion, resté seul, j'ai médité sur quelle devrait être ma conduite, soit me séparer de l'Organisation et partir à l'étranger, soit, à la manière de Trotski, initier ouvertement un mouvement d'opposition et me prononcer clairement pour la révolution à réaliser tout de suite. Mais les deux attitudes me parurent incorrectes, parce que le 18 juillet, le groupe *Nosotros* commençait la lutte dans une attitude décidée, au nom de la CNT et de la FAI, et je ne pouvais plus esquiver, encore moins abandonner les compagnons et les milliers de travailleurs qui avaient tout risqué pour répondre à notre appel et à celui de l'Organisation. Je n'avais pas envie d'imiter Trotski: je ne suis pas russe, je ne suis pas juif et je ne m'appelle pas Léon. Mon devoir était d'être toujours présent, de faire tout mon possible pour avancer dans les réalisations révolutionnaires.

«Cependant, aujourd'hui je suis convaincu que je suis né naïf et que je mourrai naïf. Ce que j'ai vu et entendu ce matin au Comité régional devrait être définitif. Tout cela n'est rien d'autre qu'une dégringolade. Cependant, je pense que nous devons rester en poste au Comité des milices tant qu'il n'est pas dissous par la force. Ou le transformer en quelque chose de si semblable que seul le nom sera changé, parce que le jour où il cessera d'exister se produira le choc violent entre les nôtres et ceux d'en face; pas les militaires, mais les communistes, l'Esquerra et les nationalistes. Les militaires soulevés viendront après».

Aurelio Fernández, toujours calme, toujours constant, m'interrompt:

- *Ne serait-il pas possible d'arrêter la chute?*

- *Les étapes se succèdent avec tant de rapidité que nous ne pouvons pas répéter l'opération de l'époque de la tentative de gouvernement Casanovas. Chez plusieurs militants, il y a au fond la peur de l'inconnu, aggravée par la sensation d'impuissance devant beaucoup des problèmes posés. L'Organisation n'a pas été capable de régler ni d'organiser dûment une économie socialiste citoyenne. Si les collectivisations se sont produites, c'était sous l'impulsion initiale qu'elles ont trouvé dans le Comité des milices. Ils n'ont pas donné forme non plus à la possession collective de la terre. L'initiative de la classe ouvrière a dépassé celle des soi-disant élites syndicales. Le socialisme doit se faire dans un milieu libre d'influences bourgeoises. Ils n'ont pas su créer une échelle de valeurs propres, essentiellement prolétaires; c'est pourquoi ils dérivent vers les solutions bourgeoises.*

Il ne faut pas croire que la paralysie du front de l'Aragon soit due uniquement à l'incapacité des chefs de colonnes et au manque d'armements. L'incertitude influe sur le moral des combattants. Les miliciens se demandent: pourquoi luttons-nous? La nouvelle élite en jaquette de l'Organisation a procédé cette fois en se protégeant derrière les accords du Congrès des syndicats de Catalogne qui vient d'avoir lieu et qui les a appuyés dans sa séance secrète (). Et sans faire mention du Comité des milices, ils se sont mis d'accord pour participer au nouveau Conseil ou gouvernement de la Generalitat. Ils s'attendent sûrement à une réaction violente de notre part. Mais l'accord les autorise à faire partie du Conseil de la Generalitat, non à dissoudre le Comité des milices, sujet qu'ils se sont abstenus d'aborder, parce que le Comité des milices n'a pas été une création d'un Congrès de Syndicats, mais d'une réunion plénière d'assemblées locales et régionales.*

- *Qu'est-ce qu'on peut faire?* demanda Aurelio Fernández.

- Je crois que nous pouvons triompher précisément en ne faisant rien. Si nous faisons comme si nous n'étions pas informés, nous continuons d'occuper nos fonctions au Comité des milices, nous prenons des décisions pendant le jour, et la nuit nous réunissons le Comité, même si nous sommes seuls, ce sera à eux de prendre une décision, surtout à Díaz Sandino, comme conseiller à la Défense, et à Ayguader, comme conseiller à la Sécurité intérieure. Il suffira de prévenir Alfonso Miguel et Denis Eroles pour que les Conseils d'ouvriers et de soldats n'admettent pas d'autre discipline que celle de García Oliver dans le domaine militaire et d'Aurelio Fernández pour la Sécurité intérieure, en plus d'une explication à Asens et Fábregas en ce qui concerne les Patrouilles de contrôle, et avant 24 heures les drapeaux blancs apparaîtront pour demander un arrangement à l'amiable.

- Et quel pourrait être cet arrangement à l'amiable?

- D'abord, que je sois nommé secrétaire général du Conseil de Défense et qu'Aurelio soit nommé secrétaire général à la Sécurité intérieure, en maintenant à leurs postes Asens et Fábregas. Il faudrait informer Marcos Alcón y Asens de ce dont nous parlons. S'ils sont d'accord, en avant. S'ils ont des objections, nous nous réunirions tous. Je ne crois pas qu'il faille prévenir Santillán; il est le sponsor de García Birlan et il ne nous a pas informés de ce qu'ils mijotaient.

La nuit du 27 septembre, le Comité des milices se réunit à l'heure habituelle. Ce fut une vraie réunion plénière parce que - chose rare - y assistaient tous les délégués: Soler, Torner, Miratvilles et Pons, de l'*Esquerra*; Aurelio Fernández et Santillán, de la FAI; Marcos Alcón, José Asens et moi, de la CNT; Amendros et Miret, du PSUC; Vidiella, de l'UGT; Gironella, du POUM; Torrens, des *Rabassaires*, et Tomás Fábregas, d'*Acció catalana*.

Tous étaient très souriants et très aimables les uns avec les autres.

Même les collaborateurs militaires sont venus, comme Díaz Sandino, Giménez de la Beraza et Vicente Guarner. Également, une personne faisant fonction de secrétaire de séance, Perramón, de l'*Esquerra*.

J'ai ouvert la séance:

- Aujourd'hui a été un jour paisible sur les fronts de l'Aragon. Les problèmes sont toujours les mêmes: la nécessité de remplacer les armements usés, le besoin de meilleurs fusils et de meilleures mitrailleuses et surtout de plus de munitions. Plus d'artillerie et plus d'aviation.

(A suivre).

Juan GARCÍA OLIVER.

(*) Le congrès a été monté par la troïka d'alors: Santillán, Federica et Marianet. J'étais dans l'ignorance la plus complète des raisons pour lesquelles on l'a organisé. J'ai appris les résultats de la politique en place à partir de ce moment: création du gouvernement avec Tarradellas comme *conseller en cap* et une vaste manœuvre pour en finir avec le Comité des milices. Le groupe «Nosotros» était pratiquement dispersé. D'un côté, il y avait eu la mort d'Ascaso et la défection de Durruti. Ortiz, Jover et «Valencia» se trouvaient dans les colonnes de miliciens, et avec eux dans ces colonnes le meilleur du militantisme confédéral. La marche de l'Organisation avait échappé à notre contrôle. Jour et nuit, les problèmes de la guerre et de l'ordre public nous empêchaient Aurelio et moi, d'affronter la grande capacité d'intrigue des membres des trois groupes cités, qui ne s'étaient pas battus dans les rues de Barcelone, n'étaient pas partis avec les milices, et qui avait beaucoup de temps pour planifier et réaliser toutes leurs manœuvres. (Note de l'auteur).